

BLACK LIGHTS

Un projet de

Mathilde Monnier

D'après la série télévisée *H24* de Valérie Urrea et Nathalie Masduraud
produite par Les Batelières Productions et Arte France

Revue de presse

Edition 2023

PRODUCTION & DIFFUSION:

Otto productions - Nicolas Roux - +33 6 24 62 71 24 - nicolas.roux@ottoulouse.fr

BLACK LIGHTS

D'après la série *H24* de Valérie Urrea et Nathalie Masduraud produite
par Les Batelières Productions et Arte France

Chorégraphie & mise en scène : Mathilde Monnier
Production : Otto Productions

Avec : **Avec le soutien de**

Isabel Abreu la Fondation d'entreprise Hermès

Aïda Ben Hassine

Kaïsha Essiane

Lucia García Pulles

Mai-Júli Machado Nhapulo

Carolina Passos Sousa

Jone San Martin Astigarraga

Ophélie Ségala

En coproduction avec :

Cie MM

Festival Montpellier Danse 2023

Le Quartz - Scène nationale de Brest

Le Parvis - Scène nationale Tarbes Pyrénées

Théâtre Garonne, scène européenne

TPR-Centre neuchâtelois des arts vivants &

ADN-Danse Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds

Dramaturgie : Stéphane Bouquet

Scénographie : Anne Tolleter avec

l'atelier Martine Andrée et Paul Dubois

Créateur lumière : Éric Wurtz

Accueil en résidence

de Montpellier Danse, résidence à l'Agora,

cité internationale de la danse, avec le

soutien de la Fondation BNP Baripar

Créateurs son : Olivier Renouf & Nicolas

Houssin

Costumes : Laurence Alquier

Régisseur général & lumière : Emmanuel

Fornès

Durée estimée : 1h10

Technicien son : Nicolas Houssin

Diffusion :

Chargée de production: Margot Maizy Nicolas Roux - Otto Productions



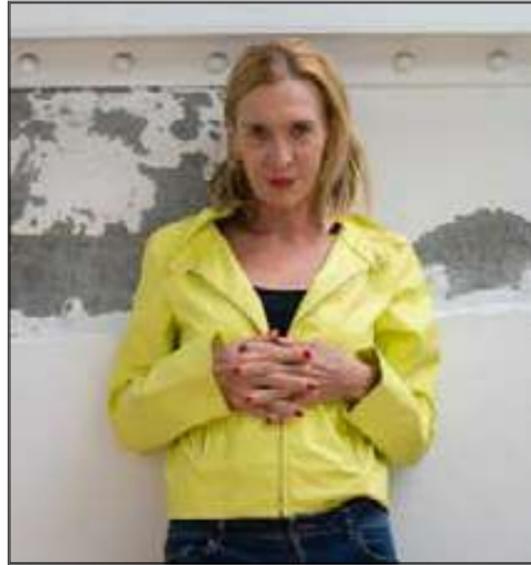
© Marc Coudrais

Ce projet s'appuie sur 9 textes :

- **Alice Zeniter**, *10 CM au-dessus du sol*
- **Siri Hustvedt**, *Concerto N°4*
traduit de l'anglais par Christine Leboeuf
- **Monica Sabolo**, *Fantôme*
- **Lize Spit**, *Mon harceleur*
traduit du flamand par Emmanuel Tardif
- **Lola Lafon**, *Je serai reine*
- **Agnès Desarthe**, *Le Chignon*
- **Ersi Sotiropoulos**, *Je brûle*
traduit du grec par Gilles Decorvet
- **Niviaq Korneliussen**, *Under Control*
traduit du danois par Christine Berlioz et Laila Thullesen
avec l'aide de Frédéric Fourreau
- **Grazyna Plebanek**, *Ça, c'est mon corps*
traduit du polonais par Cécile Bocianowski

MATHILDE MONNER

CHORÉGRAPHIE - MISE EN SCÈNE



Venue à la danse tardivement après une expérience de danseuse au sein des compagnies de Viola Farber et François Verret, Mathilde Monnier s'intéresse à la chorégraphie dès 1984, alternant des créations de groupe et des créations de solo ou duo.

De pièce en pièce, elle déjoue les attentes en présentant un travail en constant renouvellement. Ses questionnements artistiques sont liés à des problématiques d'écriture du mouvement, en lien avec des questions plus larges comme le commun, le rapport à la musique, la mémoire.

Sa nomination à la tête du centre chorégraphique de Montpellier/Languedoc-Roussillon en 1994 marque le début d'une période d'ouverture vers d'autres champs artistiques ainsi qu'une réflexion en acte sur la direction d'un lieu institutionnel et son partage.

Les créations et déconstructions : ses spectacles tels que *Pour Antigone*, *Déroutes*, *Les lieux de là*, *Surrogate Cities*, *Soopera*, *Publique*, *La Place du singe*, *2008 Vallée*, *Tempo 76* sont joués sur les grandes scènes et festivals internationaux. Elle joue sur la déconstruction des écritures chorégraphiques et du langage de la danse.

Les collaborations : elle alterne la création de projets qu'elle signe seule avec celle de projets en co-signature rencontrant différentes personnalités du monde de l'art : le musicien Louis

Sclavis, le chanteur Katerine, l'écrivaine Christine Angot, le compositeur Heiner Goebbels, la cinéaste Claire Denis, le peintre Dominique Figarella, la chorégraphe La Ribot.

Les territoires : l'Afrique (création du premier festival de danse contemporaine en Afrique en Angola) création de *Pour Antigone*, parrainage du CDC La Termitière à Ouagadougou.

Les constructions et transformations : évolution des outils CCN de Montpellier et CND, une école EXERCE.

Les projets atypiques : la BD avec Olislaeger, le cinéma avec Claire Denis et les frères Larrieu, projet avec Oliver Saillard sur la mode, une édition avec Jean-Luc Nancy, philosophe.

Au CCN de Montpellier, elle crée les premières résidences d'artistes (avant la mise en place du dispositif par le ministère de la Culture), la formation EXERCE, seule (de niveau) master aujourd'hui pour la chorégraphie, de grands événements publics et gratuits tels que Potlatch (invitation à 100 artistes), et Skène.

Elle mène aussi en parallèle un travail en hôpital psychiatrique avec des personnes autistes et des ateliers auprès de personnes malades.

Elle reçoit plusieurs prix :

- prix Ministère de la Culture au concours de Bagnolet en 1983
- grand prix SACD en 2002
- décorée chevalier de la Légion d'honneur en 2013

De janvier à juin 2019, elle dirige le CND Centre national de la danse, converti en centre d'art pour la danse, réaffirmant que la danse est le lieu de l'indiscipline par excellence, en s'appropriant et en inventant des rapports toujours féconds et nouveaux avec les autres champs artistiques. En 2019, elle a créé *Please Please Please* avec La Ribot et Tiago Rodrigues. Sa dernière pièce, créée en 2021, s'intitule *RECORDS*.

Au Festival d'Avignon 2023, les femmes s'en mêlent

Dans cette petite poliothèque au Québec, des artistes telles que Caroline Bianchi, Émilie Monnet, Rébecca Chaillon ou Mathilde Monnier incarnent, à leur façon, la violence masculine et les enjeux de pouvoir et de domination.

Mathilde Monnier donne corps à la colère des femmes dans un "Blacks Lights" militant mais inégal

Huit danseuses-comédiennes se succèdent. Elles jouent des violences faites aux femmes. Mais chacune interprète les choses d'un point de vue différent.

Créée au plein air entre les murs de la Théâtre de l'Agave, au sein dernier, au festival Moustiquier Dance, la nouvelle pièce de Mathilde Monnier va se glisser, samedi 30 juillet, dans le merveilleux chapeau des Carouses est, dans cette dernière section du festival, la théâtre blanc plus à la danse. Quoique, dans cet espace, on parle d'abord et au large scène.

D'étranges créatures dans un espace-temps quelques heures au final sont le sujet. On, plus d'une heure durant, se succèdent huit danseuses-comédiennes pour grandes liver à tout le parole, et tenter d'incarner les violences, les humiliations et les violences subies par les femmes, de génération en génération, lors de situations la plus souvent tirées de leur vie professionnelle, quotidienne ou conjugale. Les textes sont écrits par vingt-quatre artistes (Agathe Durand, Alice Zambor, Fabienne Kasser, Siri Hovstrand...) pour la scène télévisée [H24](#), de Valérie Urvan et Nathalie Mendonça, déjà diffusée sur Arte. Les voilà pris en charge par une chorégraphie dont le plus grand talent est sans doute d'avoir osé pour l'occasion une galerie de portraits singuliers.

Corps mince dans son ensemble blanc, Isabel Abreu, la comédienne toujours remarquée des spectacles de Tiago Rodrigues (nouveau directeur du Festival d'Avignon), est d'emblée saisissante. Elle fait tout de suite partager l'humiliation vécue par une apprentie juriste qui, au moment où elle va gagner la joute oratoire, entend de la bouche de son prof que « son chignon lui va bien ». Une autre silhouette déjotée, lors d'une énergique marche en zigzag, l'insistance d'un type la suivant en voiture et retourne avec aplomb la situation. Chacune témoigne de sa langue ou de son désarroi. Souvent les deux à la fois. On reconnaît aussi Jone San Martin, danseuse d'expérience passée chez [William Forsythe](#), qui n'a guère besoin d'en faire beaucoup pour qu'elle offre son récit de « la femme qui brûle ».

Nombre de ces situations ne sont pas toujours reconnues comme des agressions. Ainsi exprimées, elles peuvent peut-être atteindre les consciences récalcitrantes. On imagine que c'est le pari, louable, de ce spectacle de danse militant, où la parole n'est pas assumée avec le même talent par toutes, et qui, paradoxalement, devient plus « parlant » quand il finit – enfin ! – par faire confiance au mouvement. Quand une belle énergie krump déclenche une certaine électricité sur scène. On, dans un partage de gestes simples, aigus, tranchés, et répétés ensemble, ces guerrières font front.

Emmanuelle Hancher, Télérama, 19 juillet 2023

En-dehors de ces, plusieurs danseuses telles [Adèle Maccabino](#), d'une manière en scène dans le Cour d'Amour de Palais des papes avec la création de [Kajira](#) par [Julia Talbot](#), le fait que la majorité des projets de festival soient portés par des femmes crée aussi l'événement de cette 77^e édition. Parmi ses scènes, certaines mêlent le geste au spectacle et projettent, de façon placée, la condition féminine en scène, le plus souvent en la plaçant à leur corps.

À « on dit que ont appris les secrets d'une histoire nouvelle », [Mathilde Monnier](#) dans une danseuse expressive, qu'elle explore « avoir plus puissant que les mots », dans un monde de « s'adresser à l'histoire, à la violence physique et à l'existence des corps des spectateurs et des spectatrices ».

Pour cela, la chorégraphie s'est inspirée de 7 des 24 épisodes de la série télévisée [H24](#), [Méduse dans le noir](#), [Une femme](#), créée par Valérie Urvan et Nathalie Mendonça, et diffusée sur Arte. Inspirée par des scènes de films, telles Agathe Durand, Siri Hovstrand, Leticia Laine ou encore Alice Zambor, danses de ses courts métrages de 4 ou 5 minutes se trouvent sur une violence faite aux femmes, qu'il s'agit d'un fait divers ou d'une violence plus symbolique. « Sur revient les rapports de pouvoir et de domination, y compris littéraires. Amabilité, ce jugement nous est souvent la réalité a fait venir pour le pouvoir, parfois dans des scènes et prioritairement, et souvent les dialogues de quelques-uns glissent le violence qui l'on connaît ».

Cette « violence », Carolina Bianchi et son collectif Carr de Carré l'exposent aussi en pleine lumière dans la grande partie de leur trilogie [Carré Rouge](#) : [A Mieux](#) et [Des Nuits Clémentine](#) (« la nuit et le monde est Clémentine »). À partir de l'histoire tragique de Fanny Desse, une artiste italienne violée et tuée en 2009, en Turquie, lors d'une performance féministe, la scénariste va rendre véritablement visible une « Agathe » composée de nombreuses histoires de femmes, celles-ci ou quelques scènes de scènes tels violents. « Avec ce spectacle, le regard de façon prouver éliminer la violence masculine, les événements, et quelques-uns des scènes qu'elle prend – et que j'ai vécus pour certains de très près – en les mettant à travers le théâtre et la performance ».

Car ce qui débute comme une simple conférence prend l'allure d'une performance lorsque Carolina Bianchi absorbe un verre de Good Night Cinderella, l'équivalent brésilien de la drogue du viol, et se retrouve emportée par la somnolence, jusqu'au black-out total. « C'est, pour moi, une façon de voir ce qui se passe dans ce sommeil-rêve qui est le mien », étale la metteuse en scène, qui tient à préserver le mystère de cette pièce hors norme.

Parmi les spectacles inclassables, mais tout aussi frontalement engagés, de cette 77^e édition, figure [Marguerite](#) : le feu de l'atrie, comédienne, metteuse en scène et activiste d'origine nichinabée Émilie Monnet. Alors qu'elle cherche depuis plusieurs années à s'enraciner dans cette identité, issue des Premières Nations, et à « interroger le legs que le colonialisme a laissé sur l'ensemble des peuples autochtones du Canada », la jeune artiste, fille d'un père français et d'une mère nichinabée, a croisé, lors d'une visite guidée de Montréal où elle venait de s'installer, la route de Marguerite Duplessis.

Tandis qu'elle était des déportés en Martinique, cette histoire autochtone de XTEP aide à rendre un des scènes féministes pour tenter de faire reconnaître sa liberté. « Son combat pour le droit à créer, pour le droit à la naissance, et à avoir la force nécessaire pour créer, avec trois autres comédiennes, une Marguerite éternelle, contemporaine. Elle pourrait vivre en résonance avec des figures de femmes noires et autochtones d'aujourd'hui, mais aussi être liée à cette histoire qui trouve l'histoire de Nord et par ce que elle ont plusieurs siècles de non-reconnaissance autochtone au cours de plusieurs siècles ».

Aut femmes scène, et surtout une distribution équilibrée qu'elle attirent, [Rébecca Chaillon](#) écrit elle aussi, dans Carré noir « avoir à dire, une présence celle de plusieurs ». « Pour moi, c'est une manière de répondre à un certain langage de nos précédents spectacles. Et je pense que le noir en scène de mon seul corps de femme noire suffit. Pendant les scènes, j'ai ouvert la question de rendre avec l'acte individuel et collectif : et je me suis rendu compte qu'il s'agit de quelques-uns de quelques-uns, quelle que soit être dans scène, pour rendre leur navigation aux scènes scéniques de l'hypermodernité à l'existence, en passant par l'existence ».

Son époque afro-futuriste « travaille à l'endroit de l'abandon et entend décoloniser les corps en créant du pouvoir entre les femmes en scène ». Elle se veut construite avec les comédiennes Aurélie Déon, Mélyssa Huchard, Olivia Maboanga et Davide Christelle Saevra, la circassienne Estelle Borel, la céramiste-performatrice Ophélie Mac, la chanteuse lyrique Makeda Monnet et Fatou Siby, qui entretiennent un rapport étroit à l'écriture. Belle façon pour la jeune artiste Rébecca Chaillon, comme d'autres avant elle, de répondre à la violence par davantage de solidarité et de sororité.

Vincent Hanequet, Télérama, 9 juillet 2023

Danse : "Black Lights", une adaptation de la série "H24"

Pour son spectacle "Black Lights", présenté au festival Montpellier Danse, Mathilde Monnier s'est intéressée à la série d'ARTE "H24" qui rend compte des violences faites aux femmes. À partir des textes écrits pour les films, la chorégraphe a imaginé une pièce où la parole et le mouvement se répondent. Car si le corps porte la mémoire du traumatisme, il peut aussi devenir le vecteur qui permet de s'en libérer.



Mathilde Monnier ravive les braises d'une lutte sans fin

Les créations s'enchaînent au festival Montpellier Danse, cette fois sous la direction de Mathilde Monnier, qui présente dans le théâtre ouvert de l'Agora sa dernière pièce *Black Lights*. S'inspirant de la série Arte *H24*, la chorégraphe signe un constat social de l'ordre du manifeste en faveur de la parole des femmes, dans une écriture qui tient autant de la danse que du théâtre.

Peter Avondé - Critique Spectacle vivant / Journaliste culture - 23 juin 2023 - Montpellier Danse

© M. Coudrais

Elles sont huit à prendre place sur scène, encore dans la pénombre tandis que les gradins, pleins à craquer, sont baignés de lumière. Huit femmes venues prendre la parole et l'espace qu'on leur a destiné pour enfin crier au monde ce qu'elles ont vu, vécu ou entendu, ce qu'elles voient, vivent et entendent jour après jour. Sous la contrainte de leurs talons, elles se plient, se compriment, se contorsionnent, victimes de la pression qui les écrase, celle des hommes bourreaux et de la société qui n'évolue pas. Sous les postures contre nature qu'elles sont forcées d'adopter, le plateau si noir et si vierge se blanchit des traces que laissent toutes les luttes du quotidien.

Dans *Black Lights*, Mathilde Monnier s'empare d'une sélection de textes écrits pour la série Arte *H24* qui, entre documentaire poignant et manifeste, relate les combats perpétuels que les femmes ont à mener dans leur quotidien. Des réflexions insidieuses et répétées d'un supérieur hiérarchique au joug des menaces conjugales, en passant par le harcèlement de rue, chaque texte sélectionné pour cette création met au jour un pan de cette violence banalisée. Et si l'impact de chacun de ces témoignages est déjà percutant de manière isolée, c'est ici la succession, l'accumulation et l'accélération de ces paroles et des gestes qui les accompagnent qui donnent au propos une ampleur démultipliée.

Construit dans un rythme qui alterne le discours et le mouvement, le second venant alors soutenir le premier pour en appuyer le sens, *Black Lights* prend peu à peu une dimension cathartique plus que politique. Non pas que le propos ne touche pas, bien au contraire, mais c'est alors le travail du corps qui vient donner une dimension particulièrement profonde, instinctive, viscérale, aux paroles déjà difficiles à accepter. Les années, parfois les décennies de silence et de résignation se réveillent alors comme le feu d'un volcan et nous explosent en pleine face, sur les braises encore fumantes d'une forêt calcinée dont la fumée, partant en volutes au gré du vent qui souffle dans l'Agora, crée des images fortes d'un incendie qui n'en finit jamais de sévir.

Ainsi habité des cendres des combats passés et des braises ardentes de ceux qui se poursuivent au travers des interprètes, le plateau se fait témoin et acteur d'un sujet on ne peut plus nécessaire, actuel et universel. L'entrelacement du théâtre et de la danse imaginé par Mathilde Monnier constitue en ce sens un médium pluriel qui touche aussi plus largement, l'expression même de son propos devenant indispensable là où sa forme, elle, trouvera toujours un chemin.



DANSE - CRITIQUE (L/DANSE)

« Black Lights », une création coup de poing de Mathilde Monnier



CLOÎTRE DES CARMES / CHORÉGRAPHIE MATHILDE MONNIER

Publié le 23 juin 2023 - N° 311

Mathilde Monnier s'empare de textes de la série *H24* traitant des violences faites aux femmes pour créer *Black Lights*. Avec l'aide de huit superbes interprètes, elle en livre une version coup de poing, bouleversante, nécessaire.

Il y a ce compliment malvenu sur un chignon, ces injonctions à porter des talons, ces harcèlements de rue : sifflets, roucoulements, adresses plus ou moins vulgaires, course poursuite. Il y a ce témoignage glaçant d'une femme violée et celui plus glaçant encore d'une autre qui brûle. Il y a la rage de celle qui se défend des poings : « *Gauche, droit, crochet [...] Ça c'est mon corps* ». Ces textes écrits par des autrices à partir de faits réels sont issus de la série *H24*, diffusée sur Arte en 2021. Ils nous disent la violence quotidienne, plus ou moins ordinaire, généralement invisibilisée que subissent toutes les femmes. Mathilde Monnier et ses huit interprètes les mettent aujourd'hui intensément en danse et en

Être une femme est un sport de combat

Apportant de la chair autant qu'un nouvel éclairage aux mots, les corps d'abord s'écartèlent au sol dans une série de positions toujours plus intenable. Une fois debout la tâche ne se simplifie pas. Talons ôtés, un groupe devient la horde sifflante et harcelante – en toutes les langues puisque c'est un loisir qui ne connaît pas de frontière – de l'une de leurs congénères. Cette dernière presse le pas, bifurque, s'affole. Pendant plus d'une heure, sur un plateau nu jonché de quelques cratères, les violences insidieuses ou flagrantes, tristement banales, s'accumulent. Seules ou se soutenant avec sororité, huit femmes d'âges et de caractères divers y font face, se battant ou se débattant, refusant de faire de leur statut de victime une identité, dessinant en creux huit magnifiques portraits de femme. De corps triturés en corps boxant, de corps inertes en corps soudés, Mathilde Monnier et ses remarquables danseuses et comédiennes nous bouleversent, aiguillant un peu plus notre conscience d'une société encore largement maltraitante envers les femmes, nous offrant du courage pour mieux l'affronter. Une pièce nécessaire.

Delphine Baffour

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

APERÇUS

Black Lights, le combat de femmes de Mathilde Monnier

24 juin 2023

À l'Agora, à deux pas de la maison qu'elle a dirigée durant près de vingt ans, et avant d'investir la cloître des Carmes à Avignon, la chorégraphe mulhousienne porte au plateau des paroles de femmes face à leur quotidien. S'inspirant de la série réalisée

par **Valérie Urrea** et **Nathalie Masduraud** pour Arte, **Mathilde Monnier** met en lumières avec épure et radicalité les violences conjugales, les agressions sexistes ordinaires, les brutalités subies verbales autant que physiques qui sont tristement le lot commun de toutes ses consœurs.

Au son des mouettes rieuses, alors que le manteau de la nuit recouvre le théâtre à ciel ouvert, huit silhouettes féminines prennent possession de la scène.

Entre les fumeroles émanant de sorte de météorites, de pierres volcaniques stylisées, qui servent d' uniques éléments de décor, elles font face au public, refusent de baisser les yeux, de se taire encore et toujours, de faire semblant. La peur et la honte doivent changer de camp, le monde doit voir leur corps tordu, désarticulé, violenté. L'une après l'autre, elles déchirent l'obscurité, où elles étaient reléguées jusqu'alors, élèvent leur voix dans la lumière et exposent ouvertement leur meurtrissure. Le geste est puissant, nécessaire.

S'appuyant sur dix textes d'autrices repérées, reconnues comme **Lola Lafon**, **Siri Hustvedt** ou **Alice Zeniter**, **Mathilde Monnier** poursuit son exploration de nouveaux horizons artistiques, de nouvelles formes hybrides et signe, avec *Black Lights*, un uppercut scénique engagé autant que militant. Plus plastique et théâtral que véritable dansé, ce dernier opus, est un manifeste féministe, un objet scénique qui dit autant par les mots, les silences que par les gestes que l'époque a changé, qu'il est temps d'en finir avec le patriarcat crasse, avec le sexisme ambiant, avec le renvoi systématique de la femme à son sexe. Le poing levé, la tête haute et le regard droit, les huit interprètes – **Aïda Bon Hassine**, **Kaïsha Essiano**, **Lucia García Pulles**, **Mai-Júli Machado Nhapulo**, **Carolina Passos Sousa**, **Jone San Martin Astigarraga**, **Ophélie Ségala** et l'incroyable **Isabel Abreu** – mettent K.O. l'injustice et le temps d'une soirée – au moins – renversent la vapeur !



© M. Coudrais

[Accueil](#) > [Culture et loisirs](#) > [Danse](#)

Montpellier Danse : Mathilde Monnier s'empare de la violence faite aux femmes dans son spectacle Black Lights

[Danse](#), [Montpellier Danse](#), [Montpellier](#)

Publié le 19/06/2023 à 11:17, mis à jour à 14:37

VINCENT POURRAGEAU

[Écouter cet article](#)

Powered by ETX Studio

00:00/04:35

Pour Black Lights proposé au début du festival Montpellier Danse, la chorégraphe montpelliéraine s'est emparée de certains récits de la série H24 diffusée en 2021 sur Arte, et qui rend compte des violences ordinaires faites aux femmes. Sur le plateau, elle convoque des corps de différents âges, d'expériences variées et animés par différentes techniques et cherche ce qui reste dans le corps pour ces femmes qui ont vécu des traumatismes.

Vous présentez à Montpellier Danse, Black Lights, un spectacle tiré de H24 de Valérie Urrea et Nathalie Masduraud la série d'Arte qui rend compte des violences faites aux femmes au quotidien. Qu'est-ce que cela a suscité chez vous ?

J'avais bien sûr vu la série par épisodes sur Arte. Mais c'est en achetant le livre publié chez Acte Sud que j'ai commencé à avoir l'idée, en lisant les textes. J'avais envie de faire une pièce qui mélange textes et danse. Et en lisant l'ouvrage, je me suis dit, mais ce sont - pas tous, mais certains - des textes de plateau. Il y a beaucoup de texte à la première personne et ils sont assez fluides. Ce n'est pas de la littérature car c'est écrit pour le cinéma. Et je trouvais aussi génial d'avoir plein d'écrivaines. Pour une pièce, j'ai neuf autrices.

Vous avez tout de suite vu comment la danse pouvait s'emparer de ces histoires ? Dans le récit de ces femmes, il est toujours question du corps.

C'est ça justement qui me plaisait. Dans cette question des violences et des traumatismes, c'est qu'est-ce qui reste dans le corps ? Les histoires de ces femmes ont un impact sur le corps. Comment ces femmes vivent avec des corps qui ont été meurtris et comment le corps raconte ces histoires-là ? Même si ce n'est pas un récit parlé, le corps produit du récit en permanence. Je trouvais que c'était intéressant d'imaginer quels corps produisent ces récits. Ce ne sont pas forcément des corps fracassés. Il y a aussi des corps résilients, c'est-à-dire des corps qui ont envie de renaître, qui n'ont pas envie d'être assignés à être victime toute leur vie. C'est aussi comment on vit avec des blessures, mais aussi comment on peut les dépasser et être autre chose que ces blessures-là.

La série H24, ce sont 24 récits. Vous n'en avez pas pris autant. Comment s'est opéré le choix ?

C'est la qualité scénique qui m'intéressait avant tout. Il y avait des textes plus littéraires ou poétiques que d'autres. Je pense que je n'aurais pas pu les monter. Et il y avait des textes au présent. Quelque chose de très direct avec le public. Il fallait qu'il y ait une proximité avec le public. Une compréhension directe. Il fallait aussi que chaque récit apporte une nouvelle idée. Il y a quelque chose en crescendo.

C'était important de choisir différents corps, différents âges et sûrement différentes techniques de danse, parce que le milieu de la danse a parfois tendance à uniformiser les corps non ?

La danse a toujours été très normative, même si moi, depuis presque le début des années 1990, j'ai toujours eu des équipes très diversifiées. J'ai eu des artistes africains pendant des années. Ils étaient dans ma compagnie à une époque où personne n'en avait. Pour moi, ce n'est pas nouveau. J'ai l'impression de continuer à défendre ce que j'ai toujours défendu, c'est-à-dire qu'il n'y a pas une norme dans la danse contemporaine de corps qui seraient la norme esthétique attendue mais que beaucoup de corps produisent différentes beautés. Ça va entre 24 ans et un peu plus de cinquante ans. Ce qui est quand même un panel à la fois d'âge, mais surtout de techniques, de pays différents. Il y a en pour qui c'est quasiment leur première pièce, il y a aussi des actrices, des actrices danseuses, et des danseuses. Elles sont toutes très fortes.

Il semble que vous travaillez beaucoup avec les femmes ces derniers temps. C'était encore le cas avec votre dernière pièce Records, ou avec La Ribot pour Please Please Please.

Je me rends compte que c'est beaucoup plus facile de transmettre à des femmes. C'est la cinquième pièce que je ne fais qu'avec des femmes. Mais c'est aussi par facilité. Il y a une identification qui est plus directe. J'écris des choses sur moi, je les transmets. Ça marche bien. Et j'aime beaucoup l'ambiance dans les groupes féminins, car il y a beaucoup d'écoute, de bienveillance, c'est hyperagréable de travailler comme ça. Je ne peux pas dire que je le ferais toujours, mais pour cette pièce, c'était vraiment nécessaire.

Black Lights. Jeudi 22 et vendredi 23 juin à 22 h. Théâtre de l'Agora, Montpellier. Tarif : 5 à 35 €.



Jun 26, 2022 @ <https://www.lokko.fr/2022/06/26/> 10:28

Aucun commentaire(<https://www.lokko.fr/2022/06/26/mathilde-monnier-affronte-par-la-danse-les-violences-faites-aux-femmes/#repond>)

Mathilde Monnier affronte par la danse les violences faites aux femmes

Les huit danseuses et comédiennes de *Black Lights*, création pour Montpellier Danse inspirée de la série télévisée *H24* sur les violences faites aux femmes, retrouvent la veine des grandes pièces engagées dans les questions de temps, emblématiques du parcours de la chorégraphe montpelliéraine.

Pour *Black Lights* le grand plateau en plein air de l'Agora de la danse paraît plus ample et ouvert que jamais : le | = des prises de paroles que les huit interprètes-toutes des femmes- de la pièce viendront, tour à tour, occuper pile en son centre. La scénographe Annie Tolleter a parsemé le lieu de blocs basaltiques encore

fumants : ces vapeurs brûlantes, surgies des entrailles terrestres les plus enfouies, font planer sur scène l'intertexte d'une situation très ancienne, très actuelle, collective mais vécue par chacune en son corps et son expérience personnelle. Cette situation est celle des violences faites aux femmes.

Pour composer *Black Lights*, la chorégraphe Mathilde Monnier a sélectionné neuf textes d'autrices parmi les vingt-quatre que Nathalie Mascudraud et Valérie Urrés avaient suscités pour créer leur propre série télévisuelle *H24*, diffusée sur Arte en 2021. Ce sont des textes brefs (trois minutes), issus du réel des faits divers, marqués par une urgence, et très directement adressés à un public.

Pour la pièce qui en découle au plateau, les huit interprètes sont autant des comédiennes que des danseuses. La spectatrice, le spectateur lambda, ne discernent pas forcément ce qui distingue dans les carrières et les talents. Cela indique où la chorégraphe montpelliéraine a situé l'écriture de sa propre pièce : c'est-à-dire dans un nouage direct entre le geste dansé, et la parole verbale énoncée. Pareille configuration n'est pas courante dans le restant de son œuvre. Certes, on avait rencontré cela dans des pièces précédemment partagées avec *La Ribot* (et Tiago Rodrigues), ou bien *Christine Angot*.

Mais quelque chose se déplace dans le sens de l'engagement quand, pour *Black Lights*, cette venue à la parole assume sa part de prise de parole, franchement dénonciatrice, sur des faits de société de grande actualité. Pour autant, la grande beauté de *Black Lights* tient à ce que les corps sont tout aussi directement engagés, fouillés et explorés avec hardiesse. La chorégraphe et ses interprètes auront fait œuvre de danse, pleinement, sans se réfugier derrière la force directement audible du discours. Et cette danse questionne quels corps féminins produisent les logiques quotidiennes de la domination.

Au début, on s'étonne un peu. La première des performeuses qui vient s'engager au centre du plateau se met à siffler. A quoi on ne s'attend pas forcément, sur cette question des violences faites aux femmes. Au demeurant, les faits qu'elle relate pourraient sembler de faible intensité, si on les compare à un viol ou un féminicide (qui ne seront pas esquivés plus tard). Cela tient à un commentaire, de la part d'un homme, sur la qualité de la coiffure de son interlocutrice féminine, au beau milieu soudain d'un échange à caractère professionnel.

Une paille ? Non. Un fil. Un fil de la trame des préjugés, des assignations qui tissent et ligotent le réseau des dictats du genre sous régime de domination. Et si elle semble siffler, la comédienne déroule pour autant une gestuelle très vive, tranchée. Elle note la corporalité directe des circulations organiques du pouvoir, ses abus, ses sujétions de l'autre : il s'agit d' « arête qui reste en travers de la gorge », et de la formation de « nœud dans l'estomac ». Qui commente un chignon hors de propos, commence à s'emparer d'un corps tout entier à réduire en objet de consommation. « Pas besoin de contact pour avoir la sensation d'être touchée » (dit plus tard dans la pièce). A chacune, cette imprégnation de l'injonction et du soupçon quotidiens.

La composition sonore de *Black Lights* par Olivier Renouf se développe en débutant par une ponctuation obsédante de sourdes basses égrenées, pour gronder toujours plus fort et finalement exulter dans le galop de la techno enivrante de Jeff Mills dans son célèbre morceau *The Bells*. La progression de la pièce est pareillement solidement charpentée du point de vue corporel. Un premier très grand tableau collectif implique toutes les performeuses, près du sol, dans des démembrements de leurs corps -qu'il faudra reconstruire- poussée à des extrêmes d'écartements et d'angulations. On y perçoit des échos muets de hoquets, de déchirements, de cris ravalés. Saccades.



Un autre grand tableau permettra à chacune, et à toutes, cette fois relevées, de retrouver des circulations entre niveaux et registres d'énergies. On y retrouve la danse, si propre à Mathilde Monnier, de vrilles et d'enveloppements en tensions, vissés sur des tensions de l'espace, d'un monde toujours brûlant, intranquille. Flamme sèche. Ardente. Quant au dernier grand tableau final, il permettra de délivrer une exultation physique, lavée des toxicités, dans une euphorie de soulèvement corporel. Il y a là de la résilience. Les corps outragés ne s'y résignent pas à l'assignation victimaire. *Black Lights* est une pièce vitale, non déplorante, affranchie de tout rabâchage d'évidences militantes. Faut que ça crée.

De ce jeu en tableau, cette autre constante de Monnier qu'est le grand faire collectif, le partage des énergies, mais qui jamais, au grand jamais, ne se résout dans le leurre apaisant des figures d'unisson bien réglées. On est là toutes ensemble, mais toutes différentes. Les personnalités corporelles singulières demeurent farouchement présentes. Et cela se redouble à la voix, la quasi-totalité des performeuses

s'expriment avec des accents qui ne sont pas ceux du repli hexagonal. La langue française qui se véhicule làfi est celle du pluriel des parcours et trajectoires, comme des couleurs de peau. Cet air frais n'est pas rien pourfi dissiper un peu des obsessions identitaires compactes de l'inquiétante période en cours.

La droite, l'extrême-droite, nous indiquent chaque jour, les questions qui font vraiment question.fi Particulièrement celles du genre, et du décolonial. Au-delà de la seule dénonciation des violences faites auxfi femmes, dans le mouvement du nouveau féminisme, c'est toute une question de la performativité du genre,fi du dépassement des enfermement binaires propagateurs de domination, que soulèvent la critique et lesfi pratiques queer. Dans le champ de l'art-performance, on a pu apprécier l'impact formidablement dynamiquefi de la question croisée de l'interprétation scénique d'une part, de l'interprétation des rôles socialementfi construits en tout instant et lieu sociaux, d'autre part.

Black Lights ne se situe pas à cet endroit. Ainsi fait-elle débat, peut-être à son insu, quant aux définitions defi genre, cette fois comme "genre artistique". Entourée de ses collaborateur.ices de toujours, Mathilde Monnierfi vient de réaliser, de maîtriser, une grande pièce de danse.

Les 20,21,22,23 juillet au Cloître des Carmes à Avignon. En savoir + (<https://festival-avignon.com/fr/edition-2023/programmation/black-lights-332073>).

Le suite de Montpellier Danse, ici (<http://www.montpellierdanse.com/>). Photos Marc Coudréis.

Gérard Mayer, journaliste

Mathilde Monnier, de retour à Montpellier avec un BLACK LIGHTS féministe

Posted By Delphine Goater On 28 juin 2023 @ 5h19 In Danse , La Scène, Spectacles Danse | [No Comments](#)

Dans la nouvelle création de Mathilde Monnier pour Montpellier Danse, *BLACK LIGHTS*, neuf récits de femmes issus de la série documentaire H24 sur Arte, disent quelque chose de notre époque et des combats des femmes.

Parmi les 24 situations quotidiennes de la vie d'une femme filmées par les réalisatrices Valérie Urrea et Nathalie Masduraud et diffusées sur Arte dans le documentaire H24, la chorégraphe Mathilde Monnier, qui a repris sa vie de compagnie indépendante après avoir dirigé le Centre chorégraphique de Montpellier et le Centre national de la danse à Pantin, a choisi neuf récits pour *BLACK LIGHTS*, sa nouvelle création pour Montpellier Danse, qui sera également présentée au Festival d'Avignon du 20 au 23 juillet.

Bottines aux pieds, la mise en jeu des huit danseuses distribuées pour incarner ces récits de femmes témoigne par le corps et la danse des grands écarts et des postures inconfortables qu'elles ont dû adopter. Quand elles parlent, l'une d'elle évoque les compromis de la vie à deux, une autre la gêne qui l'envahit quand un compliment se fait déplacé ou insistant. Une danseuse, en aparté, raconte une histoire de talons hauts (« pas de 5, c'est ridicule, mais de 8 ou de 10 » dit le patron de l'entreprise qui emploie cette réceptionniste) et de derbys : scène de sexisme ordinaire. Toutes les violences sexistes se dessinent derrière la voix et le corps de ces femmes interprètes, mettant en mots et en mouvements les témoignages recueillis auprès des victimes. Par la marche et la danse, ces femmes reprennent vie devant nos yeux. Préjugés, sexisme, harcèlement insistant, l'histoire et les situations se répètent, elles sont les mêmes dans toutes les langues.

Entre ces femmes d'âges et d'origines différents se tisse une solidarité combative et bienveillante, une sororité inquiète et authentique. Une combativité qui va jusqu'à l'attaque, façon boxe (droite, gauche, crochet, esquive), pour une danse partagée à l'énergie brute. Les deux danseuses les plus âgées et les plus élégantes s'enlacent comme des sœurs pour décrire, l'une par la voix, l'autre par le corps, une relation toxique entre un professeur et son élève, évoquant la culpabilité des femmes qui disent non et s'enfuient.

Au fil du spectacle, les récits sont de plus en plus violents, jusqu'à la violence conjugale, et les interprètes tous formidables rendent hommage à la dignité de ses femmes victimes. Un spectacle très émouvant, parce qu'il est vrai. Dommage que le spectacle se termine par une petite facilité, autour de la sempiternelle musique de club, dont l'apport dramaturgique et narratif est réduit.



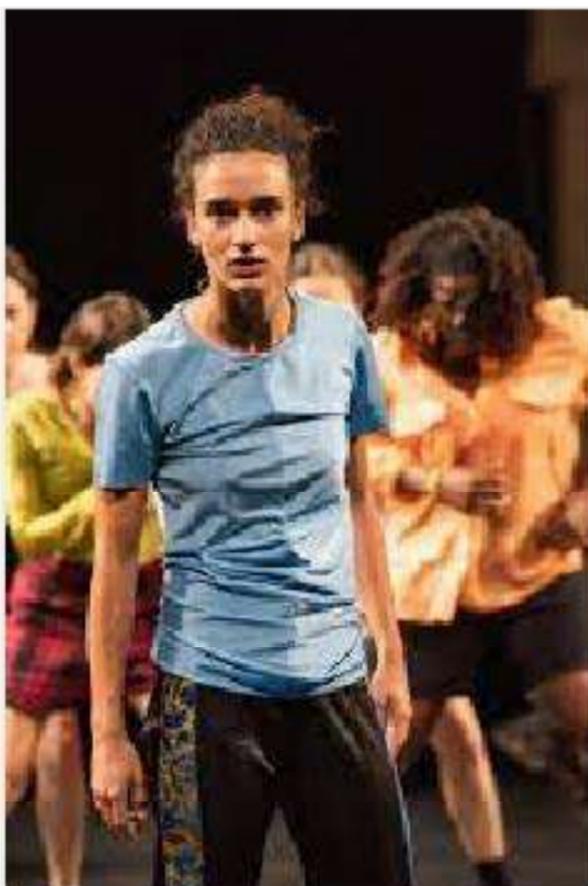
Geneviève Charras

L'amuse-danse !

mercredi 28 juin 2023

Au 43^{ème} Festival Montpellier Danse : Nadia Beugré, Sharon Eyal, Mathilde Monnier: les femmes artistes sont dangereuses...

Trois spectacles, trois créations, trois autrices, chorégraphes tiennent le haut du pavé dans la cité- agora de la Danse et développent avec bonheur leur univers, leurs recherches, le fruit non "défendu" de leurs rencontres...



"Black Lights" de Mathilde Monnier

Toujours là où l'on ne l'attend pas, pionnière et audacieuse chorégraphe du lien, de la rencontre, Mathilde Monnier s'empare à bras le corps de huit textes d'autrices, extraits de la série H 24. Textes choisis pour leur correspondance et pertinence de mise en relation possible avec le corps. Textes troublants à propos des violences faites aux femmes, textes où la danse prend le relais des mots pour une mise en jeu, en espace, singulière et authentique. Histoires de corps uniques dont chacune des interprètes s'empare et se fait sienne avec sa singularité. Autant d'attitudes, de postures au départ qui évoquent l'iconographie mercantile des profils physiques et

canoniques des femmes : corps allongés, jambes ouvertes, baillantes évocations de la soumission sexuelle... Chacune pour soi dans un solo, un monologue vibrant toujours en symbiose avec le groupe qui fait corps et chœur antique. Partage et complicités en adresse directe avec le public qui écoute autant qu'il regarde les évolutions de chacune. Une "friction" avec le monde, des corps écarquillés, trompées, bafoués, auscultés à la loupe comme une consultation médicale gynécologique. Ignorant les sources profondes de la souffrance du féminicide... Chaque récit de corps est bordé d'un texte qui s'immisce, s'infiltré dans les chairs et fait rebondir la danse en ricochet. Corps passeurs, imprégnés de paroles qui sourdent des lèvres autant que des pores de la peau. Chacune se raconte, les mots suivent ou précèdent les gestes, animés de façon singulière. Fédérées par la patte, la griffe de Mathilde Monnier, les chanteuses, danseuses, comédiennes jouent et gagnent en crédibilité, pleine d'humour ou de rage, de distanciation ou possession de leur rôle.



Les lumières sur le plateau jonché de sculptures comme des scories, des moraines de lave fumantes impactent l'atmosphère parfois tragique. Les destinées se croisent dans l'espace, se répondent ou s'isolent, en marche toujours, démarche chère à la chorégraphe qui "avance" toujours de front. En bonne compagnie quant à la lumière, musique, scénographie: Annie Tollerer, Olivier Renouf, Eric Wurtz... Colère, révolte: plutôt soulèvement à la Didi Huberman... Des lumières noires porteuses d'espoir, de lutte et de dénonciation par le truchement du geste qui touche et fait mouche. Un "outre-noir" scintillant d'intelligence. Mathilde Monnier au plus juste de la transmission au public de ses préoccupations politiques au cœur du Théâtre de l'Agora qui une fois de plus porte si bien son nom.

Au Théâtre de l'Agora les 22 et 23 JUIN

Publié par Geneviève Charras à 10:18

Tournée

2023

22 & 23 juin - Festival Montpellier Danse (création)

20, 21, 22 & 23 juillet - Festival d'Avignon, Cloître des Carmes

28 & 30 juillet - Festival ImPulsTanz, Vienne, Autriche

29 et 30 novembre & 1er et 2 décembre - Théâtre de la Cité
Internationale, Paris

2024

17 & 18 janvier - La Comédie de Clermont-Ferrand

23 janvier - Le Parvis SN de Tarbes Pyrénées

26 & 27 janvier - Théâtre Populaire Romand & ADN Danse Neuchâtel,
La Chaux-de-Fonds, Suisse

7 & 8 février - MC2 Grenoble

13 & 14 février - La Coursive SN de La Rochelle

22 février - théâtre des Salins, Martigues

20, 21, 22 & 23 mars - Les SUBS & Maison de la Danse, Lyon

4 & 5 avril - Le Quartz SN de Brest

22, 23 & 24 mai - Théâtre National de Bretagne, Rennes

29, 30 & 31 mai - Théâtre Garonne, Toulouse

© Marc Coudrais

Accueil en résidence :

> La Halle Tropisme, Montpellier

> Théâtre Garonne, Toulouse

> Montpellier Danse à l'Agora, cité internationale de la
danse, avec le soutien de la Fondation BNP Paribas

Création : 22 juin 2023, Festival Montpellier Danse

Spectacle disponible : saisons 23/24 & 24/25



mathilde monnier

OTTO
PRODUCTIONS

PRODUCTION & DIFFUSION:
Otto productions - Nicolas Roux
+33 6 24 62 71 24
nicolas.roux@ottoulouse.fr





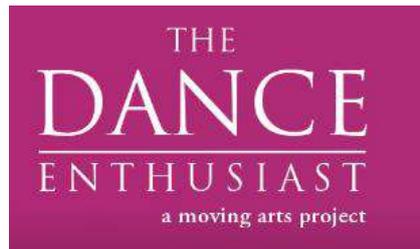
BLACK LIGHTS
par Mathilde Monnier

La chorégraphe signe
un spectacle galvanisant
sur la réappropriation
des corps féminins abîmés
par les agressions sexuelles.

"Il y a quelque chose qui ne va pas.
Quelque chose qui ne passe pas", entend-on
d'entrée de jeu, comme l'avertissement
d'une révolution à venir. Les voilà,
les huit danseuses mises en scène par
Mathilde Monnier. Gisant au plateau.
Rampant sous les projecteurs. Se figeant
dans des positions outrées, parfois
effrayantes. Autant d'illustrations de leurs
corps cabossés par la violence, celle des
agressions sexuelles en tout genre, du
harcèlement de rue au féminicide, de la
banalité du quotidien à la misère du fait
divers. Et puis l'on entendra des textes,
écrits par des autrices (dont Lola Lafon,
Alice Zeniter, Agnès Desarthe...) pour la
série télé *H24* (diffusée sur Arte en 2021),
déclamés avec une intensité croissante.
Et puis on les verra se lever, lentement,
retrouvant leur puissance d'agir grâce
à la colère, la prise de parole et la danse,
bientôt chauffées à blanc par
une musique électronique tonitruante,
rendant coup pour coup, reprenant
le dessus au fil d'une transe extatique.
Black Lights s'est imposé comme l'une
des claques du festival d'Avignon 2023.
Nous souhaitons à ces guerrières une
immense tournée. **✪ Igor Hansen-Leve**

Black Lights, d'après la série *H24*
de Valérie Urrea et Nathalie
Masdurand, chorégraphie Mathilde
Monnier, avec Isabel Abreu, Aïda
Ben Hassine, Kaïsha Essiane...
Au Théâtre de la Cité internationale,
Paris, du 29 novembre au 2 décembre.
Puis en tournée.

Arnaud Caravieille



IMPRESSIONS: Mathilde Monnier's "Black Lights" at Théâtre de la Cité International

Share: [f](#) [t](#) [p](#) [in](#)



By Ann Moradian

[View Profile](#) | [More From This Author](#)

Published on December 25, 2023

Photo © Arnaud Caravielhe

Choreography and Direction: Mathilde Monnier

Dramaturge: Stéphane Bouquet

Scenery: Anne Tolleret with studio Martine Andrée and Paul Dubois

Lighting: Éric Wurtz

Sound: Olivier Renouf and Nicolas Houssin

Costumes: Laurence Alquier

Performers: Isabel Abreu, Aïda Ben Hassine, Kaïsha Essiane, Lucia Garcia Pulles, Mai-Júli Machado Nhapulo, Carolina Passos Sousa, Jone San Martin Astigarraga and Ophélie Ségala

Eight fierce and furious females took over stage of the [Théâtre de la Cité International](#) in [Mathilde Monnier's Black Lights](#), presented as part of the "Transforme Paris" festival initiated by the [Hermès Foundation](#). This dance-theatre work brings the body to the fore, mixing words and movement in protest of the violence, degradation and objectification that women have endured simply by being female.



Photo © Marc Coudrais

Monnier uses gesture and dance to enhance a diverse selection of monologues from the potent short film series [H24: 24 Hours in the Life of a Woman](#) conceived by Valérie Urrea and Nathalie Masduraud. Written by 24 women from across Europe, these texts are based on true stories that run the gamut, from yearning to shedding that ever-appeasing smile, and not forgetting the testimonies of bruises, broken teeth, or burnt skin.

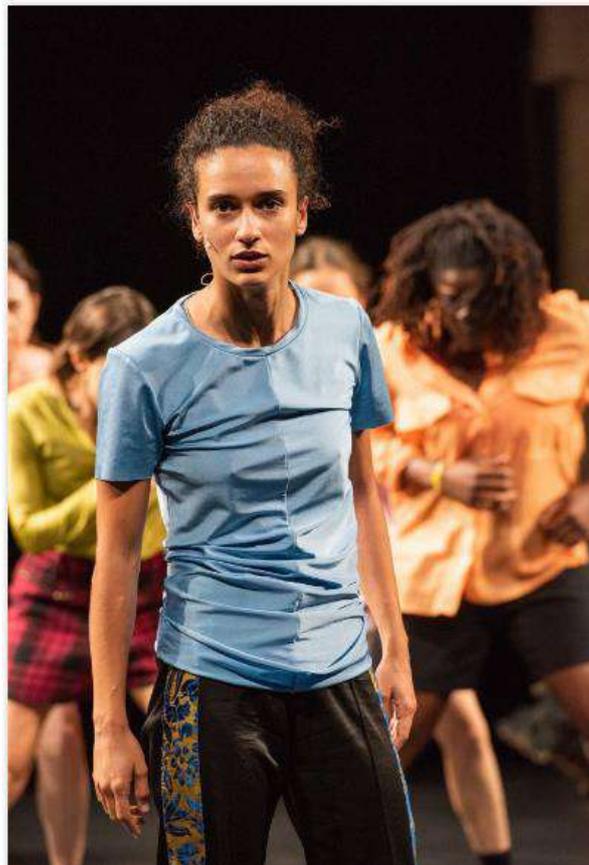
Draping themselves around the stage lounge-style alongside charred chunks of wood that smoke throughout the production, the performers' thighs are splayed open wide or snugly crossed. Ophélie Ségala dances through this shifting backdrop as she tells us how she was required to wear four-inch heels in order to keep her job. The leg of one reclining performer extends straight up into the sky only to clomp down with a thud that hoists her hips high. This chorus of performers clonks from one position to another as if fallen, pushed or broken, belying their overall air of nonchalance. Tactics of exploitation and objectification are, unfortunately, the kind of thing women have become far too accustomed to.



Photo © Marc Coudrais

The music pulses in an abstract soundscape. It strains romantic and pounds relentlessly. Each musical choice carries or comments on the action. There are moments of silence and of pristine simplicity. Words and movement highlight simple actions, like breathing in and out repeatedly, or rocking from left to right, left to right. These natural physical responses for managing stress and intense emotions are integrated smoothly and effectively into the work. So much so that a forgotten memory surfaces: Me racing out of a shop I worked in, in total panic. No coat, no money, no phone (cell phones were yet to be invented). It is winter and I am that crazy woman on the corner begging for a quarter to call my brother.

But there is no panic here. These women are strong, angry and rebellious. Shoulders are solid and braced, ready for a fight. The tone of their bodies and voices is the same, like many in my mother's generation, mastering the aggressiveness they have been confronted with too well. Smoke from the burning tree trunks hovers at heart level as these women strut long-legged through space. But it is clear they are also falling from one step to the next.



One dancer wearing a light blue shirt, Carolina Passos Sousa, has stunning precision and simplicity, while the driving passion of the red-skirted Lucia Garcia Pulles revs just beneath the surface. Aïda Ben Hassine, in pink satin, stands out in a sequence full of speed and fluid agility. Mai-Júli Machado Nhapulo, in army camouflage pants, knocks, hard, on the imaginary wall that separates us from the performers. She repeats this again and again, her arm, hand and torso fully committed to shaking us awake. And she does! Machado Nhapulo is a powerhouse of a performer. Her moment here aligns most with my own lived experience. It is this image that is imprinted now in my memory, and in my body.

A mix of dancers and actresses, you cannot hardly tell which is which. They all move with conviction and authority. Elbows pull torsos into strong spirals, legs lunge sideways, shoulders caress hands. Each performer is distinct, and each has their moment in the spotlight, yet the group is ever-present as witness and support to one another.

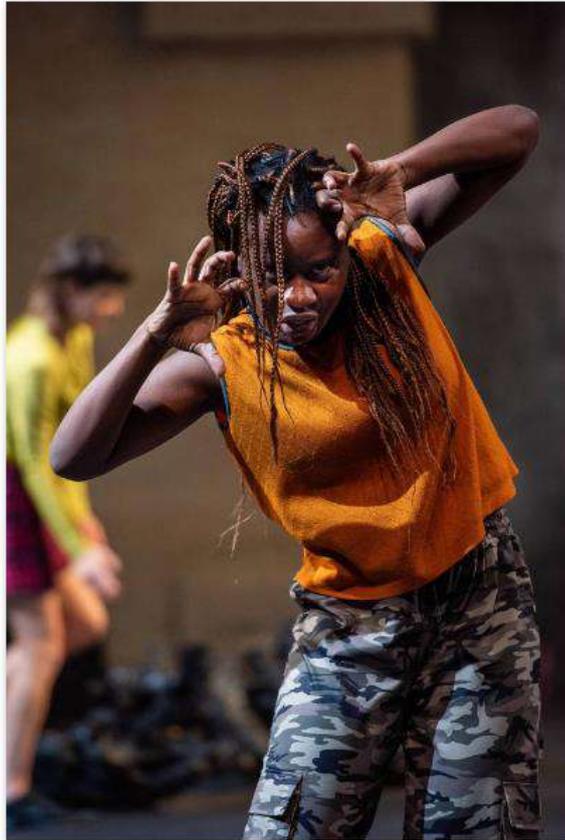


Photo © Marc Coudrais

For me, there are far too many words. And the piece does not really go anywhere — though I doubt it was intended to. Because of this, however, the work feels too long. Nevertheless, the last section is fascinating to watch as dancers fight and flail with the air, driven by the endless thumping of club music. What makes it possible for some of the performers to keep the relentless movement alive, while others run out of steam or begin to limit the range of movement?

Two of them, Machado Nhapulo and Garcia Pulles, let their heads go and allow the body to carry them. In these two dancing bodies breath, muscle and bone become pure physical expression, and their dance shifts into a trance-like state where any limitations of the body are transcended.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

journal-laterrasse.fr/black-lights-une-creation-coup-de-poing-de-mathilde-monnier/

DANSE - CRITIQUE

« Black Lights », une création coup de poing de Mathilde Monnier



CLOÎTRE DES CARMES /
CHORÉGRAPHIE MATHILDE
MONNIER

Publié le 23 juin 2023 - N° 311

Mathilde Monnier s'empare de textes de la série *H24* traitant des violences faites aux femmes pour créer *Black Lights*. Avec l'aide de huit superbes interprètes, elle en livre une version coup de poing, bouleversante, nécessaire.

Il y a ce compliment malvenu sur un chignon, ces injonctions à porter des talons, ces harcèlements de rue : sifflets, roucoulements, adresses plus ou moins vulgaires, course poursuite. Il y a ce témoignage glaçant d'une femme violée et celui plus glaçant encore d'une autre qui brûle. Il y a la rage de celle qui se défend des poings : « *Gauche, droit, crochet [...] Ça c'est mon corps* ». Ces textes écrits par des autrices à partir de faits réels sont issus de la série *H24*, diffusée sur Arte en 2021. Ils nous disent la violence quotidienne, plus ou moins ordinaire, généralement invisibilisée que subissent toutes les femmes. Mathilde Monnier et ses huit interprètes les mettent aujourd'hui intensément en danse et en voix dans *Black Lights*, pièce choc tout juste créée à Montpellier.

Être une femme est un sport de combat

Apportant de la chair autant qu'un nouvel éclairage aux mots, les corps d'abord s'écartèlent au sol dans une série de positions toujours plus intenable. Une fois debout la tâche ne se simplifie pas. Talons ôtés, un groupe devient la horde sifflante et harcelante – en toutes les langues puisque c'est un loisir qui ne connaît pas de frontière – de l'une de leurs congénères. Cette dernière presse le pas, bifurque, s'affole. Pendant plus d'une heure, sur un plateau nu jonché de quelques cratères, les violences insidieuses ou flagrantes, tristement banales, s'accumulent. Seules ou se soutenant avec sororité, huit femmes d'âges et de caractères divers y font face, se battant ou se débattant, refusant de faire de leur statut de victime une identité, dessinant en creux huit magnifiques portraits de femme. De corps triturés en corps boxant, de corps inertes en corps soudés, Mathilde Monnier et ses remarquables danseuses et comédiennes nous bouleversent, aiguisant un peu plus notre conscience d'une société encore largement maltraitante envers les femmes, nous offrant du courage pour mieux l'affronter. Une pièce nécessaire.

Delphine Baffour

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Black Lights

du jeudi 20 juillet 2023 au dimanche 23 juillet 2023
Cloître des Carmes
Place des Carmes 84 000 Avignon
à 22h. Tél. 04 90 14 14 14. Durée : 1h10. Spectacle vu lors de sa création au festival Montpellier Danse.

Également du 30 novembre au 2 décembre au Théâtre de la Cité Internationale, Paris, les 17 et 18 janvier à La Comédie, Clermont-Ferrand, les 7 et 8 février à la MC2, Grenoble, le 22 février au Théâtre des Salins, Martigues, du 20 au 23 mars aux Subs, Maison de la Danse, Lyon, les 4 et 5 avril au Quartz, Brest.

APERÇUS / AVIGNON IN&OFF

Black Lights, le combat de femmes de Mathilde Monnier

24 juin 2023

À l'Agora, à deux pas de la maison qu'elle a dirigée durant près de vingt ans, et avant d'investir la cloître des Carmes à Avignon, la chorégraphe mulhousienne porte au plateau des paroles de femmes face à leur quotidien. S'inspirant de la série réalisée par **Valérie Urrea** et **Nathalie Masduraud** pour Arte, **Mathilde Monnier** met en lumières avec épure et radicalité les violences conjugales, les agressions sexistes ordinaires, les brutalités subies verbales autant que physiques qui sont tristement le lot commun de toutes ses consœurs.

Au son des mouettes rieuses, alors que le manteau de la nuit recouvre le théâtre à ciel ouvert, huit silhouettes féminines prennent possession de la scène. Entre les fumeroles émanant de sorte de météorites, de pierres volcaniques stylisées, qui servent d' uniques éléments de décor, elles font face au public, refusent de baisser les yeux, de se taire encore et toujours, de faire semblant. La peur et la honte doivent changer de camp, le monde doit voir leur corps tordu, désarticulé, violenté. L'une après l'autre, elles déchirent l'obscurité, où elles étaient reléguées jusqu' alors, élèvent leur voix dans la lumière et exposent ouvertement leur meurtrissure. Le geste est puissant, nécessaire.

S'appuyant sur dix textes d'autrices repérées, reconnues comme **Lola Lafon**, **Siri Hustvedt** ou **Alice Zeniter**, **Mathilde Monnier** poursuit son exploration de nouveaux horizons artistiques, de nouvelles formes hybrides et signe, avec *Black Lights*, un uppercut scénique engagé autant que militant. Plus plastique et théâtral que véritable dansé, ce dernier opus, est un manifeste féministe, un objet scénique qui dit autant par les mots, les silences que par les gestes que l'époque a changé, qu'il est temps d'en finir avec le patriarcat crasse, avec le sexisme ambiant, avec le renvoi systématique de la femme à son sexe. Le poing levé, la tête haute et le regard droit, les huit interprètes – **Aïda Ben Hassine**, **Kaïsha Essiane**, **Lucia García Pulles**, **Mai-Jùli Machado Nhapulo**, **Carolina Passos Sousa**, **Jone San Martin Astigarraga**, **Ophélie Ségala** et l'incroyable **Isabel Abreu** – mettent K.O. l'injustice et le temps d'une soirée – au moins – renversent la vapeur !



© M. Coudrais

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Montpellier

Black lights de Mathilde Monnier, d'après la série télévisée d'Arte H24 de Valérie Urrea et Nathalie Masduraud

Création le 22 juin 2023 à [Montpellier Danse](#)

Agora, cité internationale de la danse

18 Rue Sainte-Ursule

34000 Montpellier

Durée 1h10

Tournée

du 20 au 23 juillet 2023 au [Festival d'Avignon](#)

du 30 novembre au 2 décembre 2023 au Théâtre de la Cité Internationale, Paris

les 17 et 18 janvier 2024 à La Comédie, Clermont-Ferrand

les 26 et 27 janvier 2024 au TPR, ADN, La Chaux-de-Fonds, Suisse

les 7 et 8 février 2024 à la MC2, Grenoble

le 22 février 2024 aux Théâtre des Salins, Martigues

du 20 au 23 mars 2024 aux Subs, Maison de la Danse, Lyon

le 4 et 5 avril 2024 Le Quartz, Brest

Chorégraphie et mise en scène de Mathilde Monnier

Dramaturgie de Stéphane Bouquet

Scénographie d'Annie Tolleter avec l'atelier Martine Andrée, Halle Tropisme Dramaturge lumière – Éric Wurtz

Son de Nicolas Houssin, Olivier Renouf

Avec Isabel Abreu, Aïda Ben Hassine, Kaïsha Essiane, Lucia García Pulles, Mai-Jùli Machado Nhapulo, Carolina Passos Sousa, Jone San Martin Astigarraga, Ophélie Ségala

Black Lights, transformer les oppressions en révoltes



Black Lights – Mathilde Monnier photo Marc Coudrans

Avec *Black Lights*, Mathilde Monnier réunit huit comédiennes et danseuses qui, dans un trajet percutant allant de la colère au ressaisissement, racontent par fragments le quotidien vécu par toutes les personnes identifiées comme femme.

La littérature irrigue depuis longtemps le travail de Mathilde Monnier. La danseuse et chorégraphe, qui a dirigé le Centre chorégraphique national de Montpellier (à partir de 1994) puis le Centre national de la danse à Pantin (de 2014 à 2019) prend, en effet, régulièrement appui sur des textes (qu'ils soient littéraires, philosophiques, ou, encore, poétiques) pour nourrir ses créations. Si c'est également le cas de *Black Lights*, **cette pièce chorégraphique a la particularité de se nourrir d'un livre édité ... parallèlement à une série T.V.** Cette circulation assez inhabituelle de la forme série T.V. à la pièce de danse, en passant par le livre, n'entame en rien la pertinence du propos, et chacune des propositions atteste de son autonomie comme de sa capacité à trouver la forme idoine pour porter le récit de *H24*.

Mais reprenons. Diffusée sur Arte à partir d'octobre 2021 ; imaginée par les directrices de cette collection Valérie Urrea et Nathalie Masduraud ; composée de vingt-quatre épisodes, ***H24 – sous-titré 24 heures dans la vie d'une femme (dont on peut supposer que ce choix fait écho à la nouvelle de l'écrivain autrichien Stefan Zweig *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*) – a connu un fort retentissement.*** Par son concept d'écriture comme par son sujet. Vingt-quatre écrivaines de onze pays ont chacune livré un monologue narratif d'une histoire de violences sexistes ou sexuelles subies par une femme. Écrit à la première personne, inspirés de faits réels, embrassant les « cas » les plus divers – du harcèlement de rue au féminicide –, se déployant à chaque fois dans une unité de lieu et de temps, ces récits intimes sont saisissants par la cartographie qu'ils dessinent des violences et des oppressions subies. Dans le sillage de cette collection, le recueil des textes a été publié aux éditions Actes Sud. Valérie Urrea et Nathalie Masduraud invitant dans leur préface les lectrices et lecteurs « à [s']emparer de ces paroles. Elles sont fortes. Ce sont aussi les vôtres », Mathilde Monnier a saisi la proposition au vol.

Sur un plateau occupé par onze formes au sol – évoquant par leur aspect nouveau un monde minéral ou végétal, entre des troncs d'arbre déformés par les ans et d'étranges pierres aux reflets divers, les huit artistes (Isabel Abreu, Aïda Ben Hassine, Kaïsha Essiane, Lucia García Pulles, Mai-Júli Machado Nhapulo, Carolina Passos Sousa, Jone San Martín Astigarraga, Ophélie Ségala) s'installent sur les bords de la scène. L'une, la comédienne Isabel Abreu (connue notamment pour travailler avec Tiago Rodrigues) se lève, s'avance au centre de la scène, jette un œil à ses comparses avant de lancer face au public « *Il y a quelque chose qui ne va pas. Quelque chose qui ne passe pas.* » Continuant à dérouler son récit, elle livre *Le Chignon* d'Agnès Desarthe, qui raconte comment une étudiante en droit est objectivée et évaluée physiquement par l'un de ses professeurs. Suivront dix autres textes (écrit par Alice Zeniter, Siri Hustvedt, Monica Sabolo, Lola Lafon, Fabienne Kanor, etc.) qui offrent des témoignages du plus trivial au plus violent. À ce titre, citons la déflagration que constituent *Je brûle* d'Ersi Sotiropoulos et *Fan Zone* de Blandine Rinke.

Si la structure même du livre, avec sa succession de témoignages correspondant pour chacun à une heure de la journée, conditionne la forme du spectacle, *Black Lights* creuse néanmoins sa structure. Le spectacle la cherche, la taille dans le vif de son sujet, confrontant corps et langues, gestes et paroles. Des moments de danse collectifs ou individuels viennent révéler, amplifier, ou, encore, déjouer les récits, se déployant conjointement ou en alternance avec ceux-ci. Soutenu par une création sonore parfois crissante, d'autres fois crispante, où les musiques et sons secs renvoient à ces moments vécus sous tension, l'ensemble dépasse l'énumération des violences subies. Cela est lié à la diversité de la distribution (où les corps, les origines, les langues, les âges, les parcours artistiques différents) comme à la qualité d'engagement et de jeu des interprètes. Mais cela repose, aussi, sur certaines images saisissantes, telle celle où les huit interprètes réalisent au sol des postures improbables, leurs contorsions douloureuses disant bien celles que le patriarcat impose en permanence aux personnes s'identifiant comme femmes.

Si d'autres éléments convainquent moins – comme le dispositif scénique qui avec ses onze formes (leur nombre renvoyant à celui des récits) mi-végétales mi-minérales ne révèle pas tout son potentiel d'abstraction et d'imaginaire –, *Black Lights* déploie une intensité qui va crescendo. Car au-delà de l'énumération d'exemples de violences, la création brosse un paysage implacable. Celui de nos sociétés, embourbées dans le patriarcat (et le néolibéralisme, l'un et l'autre se tenant par la barbichette) et où les femmes sont soumises à des violences régulières. Loin d'être des exceptions, celles-ci sont systémiques et s'enracinent dans des structures d'oppressions qu'il importe de traquer, analyser, attaquer. À leur façon, la rencontre entre la danse et la parole, la réfraction de l'une et de l'autre, le double mouvement à l'œuvre d'éloignement et de rapprochement des gestes et des mots démontent les mécaniques d'oppression phalocrates, sexistes et misogynes. Ils les mettent à nu, amènent les personnages en scène à métaboliser la violence subie en révolte, et à nous interpeller, au passage, sur les luttes venues et à venir.

caroline châtelet – www.sceneweb.fr

Black Lights

D'après la série télévisée d'Arte H24 de Valérie Urrea et Nathalie Masdraud

Chorégraphie, mise en scène : Mathilde Monnier

Dramaturgie : Stéphane Bouquet

Scénographie : Annie Tolleter avec l'atelier Martine Andrée, Halle Tropisme

Dramaturge lumière : Éric Wurtz

Son : Nicolas Houssin, Olivier Renouf

Avec Isabel Abreu, Aïda Ben Hassine, Kaïsha Essiane, Lucia García Pulles, Mai-Júli Machado Nhapulo, Carolina Passos Sousa, Jone San Martín Astigarraga, Ophélie Ségala

Production : Otto Productions

Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès.

Coproduction : Festival Montpellier Danse 2023, Cie MM, Le Quartz – Scène nationale de Brest, Le Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées, Théâtre Garonne, scène européenne, TPR – Centre-Neuchâtelois des arts vivants & ADN – Danse Neuchâtel, La Chaux-de-fonds

Diffusion : Nicolas Roux – Otto Productions

Ce projet s'appuie sur 11 textes :

Alice Zeniter, 10 CM au-dessus du sol

Siri Hustvedt, Concerto N°4

Monica Sabolo, Fantôme

Lize Spit, Mon harceleur

Lola Lafon, Je serai reine

Fabienne Kanor, Terminal F

Agnès Desarthe, Le Chignon

Ersi Sotiropoulos, Je brûle

Blandine Rinke, Fan Zone

Niviaq Korneliussen, Under Control

Grazyna Plebanek, Ça, c'est mon corps

Montpellier danse les 22 et 23 juin 2023

Festival d'Avignon

du 20 au 23 juillet 2023

Carmes



SÉISMES ET RÉPLIQUES



Au diapason du monde, nos plateaux ont laissé entendre le fracas de la guerre, les violences infligées. Et parfois, en contrepoint rêvé, des moments de fraternité.

Texte Fabienne Arvers, Igor Hansen-Løve, Philippe Noisette & Patrick Sourd



Kurt van der Elst/NTGent





Que peuvent les artistes contre les larmes et le sang, contre les guerres et les crimes ? Faire entendre leur voix. Quand c'est possible. Près de deux ans après l'invasion de l'Ukraine par la Russie dans un conflit qui s'enlise, l'attaque du Hamas en Israël le 7 octobre a déclenché une nouvelle guerre au Proche-Orient. Un choc tel que les artistes à qui l'on a demandé de réagir n'ont d'abord pas pu, pas voulu, préférant laisser parler leur art, justement. Quand c'était possible. Une programmation autour de la Palestine, tournant en octobre de Bordeaux à Lyon, aura finalement été annulée à Choisy-le-Roi – en l'occurrence *And Here I Am* du Freedom Theatre sur la vie du comédien et metteur en scène palestinien Ahmed 'Ibbasi – par peur de débordements. En septembre, ce sont les artistes du Mali, du Burkina Faso et du Niger qui se sont vu-es privé-es de visa jusqu'à nouvel ordre au motif que la sécurité dans les ambassades de France de ces trois pays n'était plus assurée. C'est que les artistes ont ceci de précieux (de dangereux ?) qu'il-elles ne s'en laissent pas conter sur la marche du monde. Les artistes la plient à leur rythme comme à leur regard.

DES SPECTACLES QUI BOUSCULENT

Parallèlement, d'autres types de tension ont gagné les répétitions et les salles. Comme on a pu le constater au Festival d'Avignon avec *Les Émigrants* de W.G. Sebald.

La dernière création de Krystian Lupa a été annulée faute d'avoir pu être finalisée après le désengagement de l'équipe technique de la Comédie de Genève, qui reprochait au maître polonais des comportements inadéquats durant les répétitions.

Et que dire de la violence exercée sur l'équipe de *Carte noire nommée désir* de Rebecca Chaillon, quand les spectateur-rices en sont venu-es aux mains à propos d'un spectacle dénonçant avec ironie et humour les tourments éprouvés par les femmes noires. Pourtant, c'est en allant au contact du public que Cécile Laporte a réussi à faire un carton dans la Sélection suisse en Avignon avec *Cécile*, mis en scène par Marion Duval. Un autoportrait délirant où l'actrice ose la nudité en se revendiquant femme et clown, zadiste et écolo-porno, avant de finir par surfer du haut des gradins, simplement maintenue à bout de bras par un public unanime.

On se souviendra longtemps de Kay Sara, superbe dans *Antigone in the Amazon* de Milo Rau. Présente à l'écran durant le spectacle, l'actrice activiste indigène a pourtant décidé de déclarer forfait pour la tournée européenne de la pièce afin de se consacrer à la lutte contre la déforestation et l'agro-industrie qu'elle mène au Brésil avec le Mouvement des sans-terre. Respect.



Antigone in the Amazon de Milo Rau.

L'année aura aussi été marquée par des difficultés économiques et des arbitrages artistiques compliqués. À cause de l'inflation, en particulier concernant les prix de l'énergie, et en raison de la stagnation des budgets, directrices et directeurs de structures publiques ont été obligé-es de faire aussi bien avec moins, rognant la durée de leur saison, diminuant le nombre de levers de rideau et privilégiant des spectacles moins chers. À la Scène nationale de Sète, à la MC93 de Bobigny, à la Scène nationale de Niort, on tire la sonnette d'alarme. "Il faut impérativement un refinancement général du secteur, sinon la qualité artistique va dégringoler", commente Hortense Archambault, directrice de la MC93 à Bobigny. Mais où trouver l'argent ? Dans la logique actuelle, on fait au mieux pour sauver les meubles. Mais les dégâts commencent à se voir.

Point positif, 2023 est l'année où la parité aura été quasiment atteinte. Avec l'arrivée de Caroline Guiela Nguyen au Théâtre national de Strasbourg, Fanny de Chaillé au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et Raphaëlle Girard au Théâtre Auditorium Poitiers - Scène nationale, les femmes s'imposent enfin à la tête des grandes maisons de théâtre, marquant ainsi le début d'une nouvelle ère.

NOUVELLES TÊTES

Portée par de nouvelles têtes comme Frédérique Latu en Seine-Saint-Denis, Tiago Guedes à Lyon, Marie Didier à Marseille ou Émilie Peluchon à Uzès, la danse actuelle rebat les cartes à sa façon. La preuve avec une saison tout en nuances. Ainsi, dans la torpeur d'Avignon, le *G.R.O.O.V.E.* de Bintou Dembélé a mis en transe l'opéra en résonnant avec l'actualité. Occupant une cathédrale allemande, Boris Charmatz a signé, lui, une sorte de manifeste réconciliateur pour temps troublés avec le Tanztheater Wuppertal, *Liberté Cathédrale*. Quant à Marina Gomes, son hip-hop viscéral (*Asmanti* et *Bach Nord*) a soulevé l'enthousiasme du public rassemblé au parc de La Sucrière, dans les quartiers nord de Marseille. La danse était bien sur tous les fronts cette année, questionnant, à sa manière, notre société en vrac. On pourrait ajouter à ce panorama le *Black Lights* de Mathilde Monnier autour des violences faites aux femmes, la *Tempête* (*Exit Above*) d'Anne Teresa De Keersmaecker au cœur des problématiques écologiques ou le cirque politique et poétique de Maroussia Diaz Verbêke avec ses solistes brésiliens. La danse encore s'immiscera dans le rituel de vie de la metteuse en scène Lorraine de Sagazan (*Un sacré*) ou *La (nouvelle) Ronde* virtuose et marionnettique de Johanny Bert. Pour finir, presque apaisée, sur la *Rite* de Daïlla Belaza. De quoi espérer des jours meilleurs. ♣



TOP 5 DES CRITIQUES



Fabienne Arvers (sans ordre)

Exit Above d'Anne Teresa De Keersmaeker

Parce qu'à l'excellence de son art chorégraphique, Anne Teresa De Keersmaeker n'oublie jamais d'adjoindre recherche et inventivité. Pour l'exultation ressentie pendant et depuis, dès qu'on y pense...

Cécile de Marion Duval

Une performeuse hors norme, Cécile Laporte, doublée d'une metteuse en scène, Marion Duval, à découvrir d'urgence : un coup de cœur absolu.

Lève de Stéphanie Aflalo

L'antidote rêvé contre la brutalité ambiante. L'équivalent d'un uppercut de plumes. Irrésistible.

Ahouvi de Yuval Rozman

Avec cette variation sur l'amour qui fait mal, *Ahouvi* enchante par son art de ne jamais juger mais de chercher à comprendre.

One Song de Miet Warlop

Un marathon musico-acrobatique où la dépense chère à Georges Bataille semble ne jamais pouvoir s'arrêter. Vertigineux.

Igor Hansen-Løve (sans ordre)

Black Lights de Mathilde Monnier

Pour ces corps, victimes de harcèlements en tous genres, dansant, chauffés à blanc, et rendant coup pour coup.

Le Jardin des délices de Philippe Quesne

Pour le monde de l'artiste si singulier, où l'on adorerait vivre, et où l'on accepterait peut-être même de mourir (c'est dire).

Quartett par Jacques Vincey

Pour les comédien-nes Stanislas Nordey et Hélène Alexandridis, qui subliment la face noire du désir vue par Heiner Müller.

Gold Shower de François Chaignaud et Akaji Maro

Pour ces deux hurluberlus, qui jouent la rencontre érotique entre un Orient rêvé et un Occident fantasmé.

Exit Above d'Anne Teresa De Keersmaeker

Pour le blues. Pour les *walking songs*. Pour Meskerem Mees, aussi, qui sait tout faire et à qui l'on prédit un bel avenir.

Philippe Noisette

1 Rive de Dalila Belaza

Une chorégraphie toute en ressac de gestes et de lumières, la poursuite du travail de Dalila Belaza sur les traditions et la modernité du mouvement. Sublime.

2 Exit Above d'Anne Teresa De Keersmaeker

Invitant la danse hip-hop et le blues, creusant de nouveau le sillon des marches chorégraphiées, la Belge signe une de ses plus grandes pièces.

3 23 Fragments de ces derniers jours de Maroussia Diaz Verbèke

Créés avec des artistes brésiliens touchés de plein fouet par les années Bolsonaro, ces fragments sont des actes de résistance poétique.

4 Un sacre de Lorraine de Sagazan

Dans la famille "de Sagazan", je demande Lorraine. Sa mise en scène concilie deuil et espoir dans un rituel fougueux. Du théâtre comme une nécessité pour une époque sans boussole.

5 La (nouvelle) Ronde par Johanny Bert

La marionnette contemporaine n'en finit plus de tutoyer les hauteurs, la preuve par cette relecture très sexuelle (et personnelle) de *La Ronde* d'Arthur Schnitzler par le sieur Bert.

SCÈNES



Patrick Sourd
(sans ordre)

Le Jardin des délices
de **Philippe Quesne**

Les folles hallucinations de Jérôme Bosch actualisées avec brio dans un clin d'œil au film *Intervista* de Fellini.

Antigone in the Amazon
de **Milo Rau**

Incarnée par Kay Sara, actrice activiste indigène, Antigone s'engage dans la lutte aux côtés des sans-terre en Amazonie.

Les Géants de la montagne
par **Marie-José Malis**

Questionnant l'avenir de la culture avec Pirandello, Marie-José Malis bouleverse dans un spectacle métaphorique et résolument politique.

Après la répétition/
Persona par **Ivo van Hove**

En adaptant deux films de Bergman, l'artiste flamand nous plonge dans l'inquiétante étrangeté de la *terra incognita* des passions humaines.

Les Paravents par **Arthur Nauzyciel**

Paysage d'une colonisation au bord de l'implosion, la fresque de Jean Genet resplendit de mille touches impressionnistes pour réunir les vivant-es et les mort-es.

Jean-Marc Lalanne

1 Showgirl de **Marlène Saldana et Jonathan Drillet**

Dans cette comédie musicale techno scandée par les boucles frénétiques de Rebeka Warrior, Marlène Saldana exulte dans tous les rôles et rééclaire la fable caustique de Verhoeven à la lumière de MeToo.

2 Vertige (2001/2021)
de **Guillaume Vincent**

Guillaume Vincent croise ses souvenirs du TNS avec *Les Vagues* de Virginia Woolf et réussit un émouvant portrait de groupe sur deux décennies. À travers les trajectoires individuelles d'un groupe d'amis, ce sont vingt ans de l'histoire politique et culturelle de la France qui résonnent.

3 Ranger de **Pascal Rambert**

Un très beau monologue superbement scénographié pour un Jacques Weber au sommet de son art.

4 Intérieur nuit/Intérieur vie de **Kayije Kagame**

La juxtaposition féconde d'un film et d'un monologue sur scène pour réfléchir aux représentations (celles dans la société des minorités racisées) et à la représentation (le spectacle sur scène étant une exégèse critique fascinante du film).

5 Le Grand Sommeil
de **Marion Siefert**

À partir d'un spectacle avec une actrice enfant abandonnée pour des raisons liées à la législation du travail, Marion Siefert compose un seule-en-scène pour la danseuse et comédienne Helena de Laurens dans un fascinant dialogue adulte/enfant, tour à tour burlesque et inquiétant. ♣

Le top des critiques





Avec “Black Lights”, Mathilde Monnier redonne corps et parole aux femmes blessées



par Igor Hansen-Løve

Publié le 19 novembre 2023 à 9h00 Mis à jour le 25 octobre 2023 à 10h51

Adaptation de la série « H24 », « Black Lights » est un spectacle galvanisant sur la réappropriation des corps des femmes abîmés par les agressions sexuelles.

“Il y a quelque chose qui ne va pas. Quelque chose qui ne passe pas”, entend-on d’entrée de jeu, comme l’avertissement d’une révolution à venir. Les voilà, les huit danseuses mises en scène par Mathilde Monnier. Gisant au plateau. Rampant sous les projecteurs. Se figeant dans des positions outrées, parfois effrayantes. Autant d’illustrations de leurs corps cabossés par la violence, celle des agressions sexuelles en tout genre, du harcèlement de rue au féminicide, de la banalité du quotidien à la misère du fait divers.

Reprendre pied

Et puis l’on entendra des textes, écrits par des autrices (dont Lola Lafon, Alice Zeniter, Agnès Desarthe...) pour la série télé *H24* (diffusée sur Arte en 2021), déclamés avec une intensité croissante. Et puis on les verra se lever, lentement, retrouvant leur puissance d’agir grâce à la colère, la prise de parole et la danse, bientôt chauffées à blanc par une musique électronique tonitruante, rendant coup pour coup, reprenant le dessus au fil d’une transe extatique. *Black Lights* s’est imposé comme l’une des claques du Festival d’Avignon 2023. Nous souhaitons à ces guerrières une immense tournée.

***Black Lights*, d’après la série *H24* de Valérie Urrea et Nathalie Masdurand, chorégraphie Mathilde Monnier, avec Isabel Abreu, Aïda Ben Hassine, Kaïsha Essiane... Au Théâtre de la Cité internationale, Paris, du 29 novembre au 2 décembre. Puis en tournée.**





Mathilde Monnier – Black Lights

S'abonner pour voir la note

Publié le 14 novembre 2023 à 10h06

Le plateau de Black Lights, nouvelle pièce chorégraphiée par Mathilde Monnier, sent bon la rage, le vraie, celle qui remue ciel et terre pour faire avancer le monde et la société. Avec huit danseuses et comédiennes en scène, ce spectacle féministe féroce et tendu, créé en juin au festival Montpellier Danse, lève le poing contre toutes les formes d'humiliation et de prédation. À partir d'une sélection de textes de la série H24, imaginée et réalisée par Valérie Urrea et Nathalie Masduraud pour Arte, Mathilde Monnier décline une dizaine de séquences témoignant sans détour des violences dans la vie des femmes, de toutes les femmes. Par cette approche directe, entre

Cette critique est réservée aux abonnés

S'abonner, 1€ par semaine

Pendant 1 an, puis 9,90€ par mois

Ou

Offre exclusive : 0,99€ par mois pendant 6 mois

Déjà abonné ? Je me connecte

Découvrir toutes les offres

Plus d'infos

- Genre

Danse

- Lieux

Théâtre de la Cité internationale, 17 boulevard Jourdan, 75014 Paris

- Dates

Du 29/11/2023 au 02/12/2023

- Théâtre

- danse contemporaine



sont les maîtres mots.

Le magazine en format numérique

Lire le magazine

Les plus lus Pour soutenir le travail de toute une rédaction, abonnez-vous

Pourquoi voyez-vous ce message ?

Vous avez choisi de ne pas accepter le dépôt de "cookies" sur votre navigateur, qui permettent notamment d'afficher de la publicité personnalisée. Nous respectons votre choix, et nous y veillerons.

Chaque jour, la rédaction et l'ensemble des métiers de Télérama se mobilisent pour vous proposer sur notre site une offre critique complète, un suivi de l'actualité culturelle, des enquêtes, des entretiens, des reportages, des vidéos, des services, des évènements... Qualité, fiabilité et indépendance en



Pour ce faire, le soutien et la fidélité de nos abonnés est essentiel. Nous vous invitons à rejoindre à votre tour cette communauté en vous abonnant à Télérama.

Merci, et à bientôt.

S'abonner





Mathilde Monnier, chorégraphe : “J’ai travaillé sur les interdits concernant le corps des femmes imposés par le patriarcat”



Dans sa dernière création “Black Lights”, elle met en danse le quotidien des violences faites aux femmes. Un moyen de montrer le poids des traumatismes par le corps. Pour mieux s’en libérer. Entretien.

Lire dans l’application

C horégraphe depuis les années 1980, Mathilde Monnier a traversé l’histoire de la danse contemporaine avec une patte impertinente, déployant des créations où elle collabore avec d’autres artistes. Sa dernière pièce, Black Lights se fonde sur H24 une série inspirée de faits réels diffusée sur Arte en 2021, qui montre, heure par heure, les violences quotidiennes vécues par des femmes. Avec huit interprètes de générations différentes, elle a imaginé une version dansée de cette fiction de Valérie Urrea et Nathalie Masdurand. Revenant sur cette création, elle nous parle des traumatismes qui hantent les corps, de la danse comme moyen de se libérer et de son engagement féministe.

Comment est né le projet Black Lights J’ai eu le déclic à la lecture des textes [la série a été créée à partir de récits de vingt-quatre autrices, ndlr], en particulier celui qui parle des chaussures à talons, écrit par Alice Zeniter. Valérie Urrea, une des deux réalisatrices de la série, et moi avons déjà travaillé ensemble par le passé, c’est quelqu’un qui a la danse à cœur et qui était très enthousiaste à l’idée d’une adaptation.

Quels éléments vous ont frappée dans ces textes ? Chacun d’eux décrit une situation brutale, qui peut aller jusqu’à l’agression physique, en s’en tenant aux faits, sans discours politique, commentaire ou jugement. On peut facilement s’y reconnaître, car ces histoires très simples, toutes les femmes les ont souvent vécues. J’ai été touchée par cette violence de la banalité, exprimée avec émotion, mais aussi avec un certain détachement.

À lire aussi :

Violences faites aux femmes : “La société a encore du mal à penser la grande dangerosité des hommes violents”



Comment vous êtes-vous emparée de ce thème ? C'était un défi de savoir comment accrocher le public avec ce sujet dur. J'ai été exposée à de nombreuses réprobations pendant la création ; il faut dire que c'est un thème délicat, constellé de pièges... Alors, plutôt que de partir de la psychologie ou du vécu des interprètes, nous avons traduit ces récits par le corps.

Comment le geste exprime-t-il ces histoires ? J'ai travaillé sur les interdits concernant le corps des femmes imposés par le patriarcat : les positions défendues, autorisées, les bonnes et les mauvaises tenues, ce qu'il ne faut pas montrer. Mais aussi sur la façon dont le corps peut porter la douleur d'une agression pendant des années. En tant que danseuse, je me rends bien compte que mes blessures de danse continuent d'exister, de me faire mal, même quinze ans plus tard... Qu'ils soient physiques ou psychiques, on vit des années avec ces stigmates.

La danse permet-elle de s'en libérer ? Oui, en partie. J'en fais l'expérience depuis plusieurs années, notamment quand je travaille avec des danseurs, professionnels ou amateurs. Mais tout le monde l'a sûrement déjà vécu en allant en boîte de nuit ou en rave-party ! La pièce suit aussi ce chemin, les douleurs s'y expriment d'abord par le texte, puis se subliment à travers un moment de transe sur de la musique électro. C'est comme si on essayait de se laver, de reconstruire son corps, de recréer de la vie dans quelque chose de joyeux, dans un partage d'énergie.

À lire aussi :

Rébecca Chaillon investit l'Odéon avec sa pièce qui choqua Avignon

Vous avez choisi de travailler uniquement avec des interprètes femmes pour cette pièce. C'est aussi le cas dans d'autres de vos créations, comme *Records*. Est-ce une démarche importante pour vous ? C'est vrai, j'aime beaucoup travailler avec des femmes. Il y a dans le travail avec elles une atmosphère très agréable, qui passe beaucoup moins par le mental, par l'explicitation, par la justification qu'avec les hommes, mais plus par l'intuition. Comme j'ai un corps de femme, je sens aussi que je peux transmettre des choses beaucoup plus facilement. Mais c'est peut-être le moment de me réhabituer à travailler avec des hommes !

Considérez-vous votre engagement comme féministe ? Bien sûr, je suis féministe, comment ne pas l'être aujourd'hui ! Mon féminisme est orienté vers la jeune génération, car j'enseigne beaucoup, je suis souvent aux côtés de jeunes artistes. Je vois à quel point il est compliqué, surtout dans le milieu de la danse, d'acquiescer un statut en tant que femme. Les femmes ont souvent beaucoup plus de mal à légitimer leur situation professionnelle et à faire valoir leurs qualités. Ma génération ne parlait pas de ces obstacles, on était d'ailleurs très peu de femmes à chorégrapheur. Aujourd'hui nous ne sommes pas plus nombreuses... La situation n'a pas vraiment changé, même si la parole s'est beaucoup libérée et qu'il y a un militantisme bien plus actif sur ces questions. Ça reste toujours un combat.

Qu'évoque le titre *Black Lights* ? J'ai mis du temps à trouver un titre, et celui-ci m'est apparu pendant la nuit. Il fait écho à toutes les réminiscences qui peuvent nous habiter : ces lumières noires – des images, des événements traumatiques – persistent dans les corps. C'est un titre dont j'aime l'ambivalence, il évoque la lumière qui émane de ces femmes malgré la noirceur des récits qu'elles racontent.

Black Lights, de Mathilde Monnier, du 29 nov. au 2 déc., 20h30, Théâtre de la Cité internationale, 17, boulevard Jourdan, 14 e, 01 85 53 53 85, 7-24 €.



Accueil > Théâtre

Théâtre et danse : où voir nos coups de cœur du Festival d'Avignon ?

Ça y est, les spectacles qui nous ont emballés pendant le festival partent en tournée en France, parfois même chez nos voisins européens. Voici une sélection de 25 spectacles, théâtre et danse, vus dans le In et le Off, que nous vous conseillons.

Réservé aux abonnés

Publié le 15 septembre 2023 à 11h24



Retrouvez vingt-cinq de nos coups de cœur dans le In puis dans le Off. Nous les avons classés selon leurs dates, des spectacles déjà en salles jusqu'aux réservations plus tardives dans l'année.

Où voir nos coups de cœur du In ?

"Black Lights", de Mathilde Monnier

Huit danseuses-comédiennes se succèdent. Elles parlent des violences faites aux femmes. Mais touchent surtout lorsqu'elles les transfigurent, en dansant. [Lire la critique](#)

TTT Du 30 novembre au 2 décembre, Théâtre de la Cité internationale, Paris 14^e ; les 17 et 18 janvier, Clermont-Ferrand (63)... [Voir toutes les dates de tournée](#)



En tournée

le 30 novembre 2023	Paris – Théâtre de la Cité internationale
le 1 décembre 2023	Paris – Théâtre de la Cité internationale
le 2 décembre 2023	Paris – Théâtre de la Cité internationale
le 17 janvier 2024	Clermont-Ferrand – La Comédie de Clermont-Ferrand
le 18 janvier 2024	Clermont-Ferrand – La Comédie de Clermont-Ferrand
le 23 janvier 2024	Ibos – Le Parvis

Accueil > Théâtre

Mathilde Monnier donne corps à la colère des femmes dans un “Blacks Lights” militant mais inégal

Huit danseuses-comédiennes se succèdent. Elles parlent des violences faites aux femmes. Mais touchent surtout lorsqu'elles les transfigurent, en dansant.



Huit femmes et leurs gestes simples, aigus, tranchés, pour exprimer la colère. Photo Marc Coudrais

Par **Emmanuelle Bouchez**

Réservé aux abonnés

Publié le 19 juillet 2023 à 11h39

Créée en plein air entre les murs dorés du Théâtre de l'Agora, en juin dernier, au festival Montpellier Danse, la nouvelle pièce de Mathilde Monnier va se glisser, demain 20 juillet, dans le merveilleux cloître des Carmes où, dans cette dernière semaine de festival, le théâtre laisse place à la danse. Quoique, dans cet opus-là, on parle d'abord et on bouge ensuite.

D'étranges rochers épars sur scène et quelques bancs au fond sont le seul décor. Où, plus d'une heure durant, se succèdent huit danseuses-comédiennes pour prendre tour à tour la parole, et tenter d'incarner les vexations, les humiliations et les violences subies par les femmes, de génération en génération, lors de situations le plus souvent banales de leur vie professionnelle, quotidienne ou conjugale. Les textes furent écrits par vingt-quatre autrices (Agnès Desarthe, Alice Zeniter, Fabienne Kanor, Siri Hustvedt...) pour la série télévisée *H24*, de Valérie Urrea et Nathalie Masduraud, déjà diffusée sur Arte. Les voilà pris en charge par une chorégraphe dont le plus grand talent est sans doute d'avoir composé pour l'occasion une galerie de présences singulières.



Huit femmes incarnent les vexations, humiliations et violences subies par les femmes. Photo MARC COUDRAIS

Corps mince dans son ensemble blanc, Isabel Abreu, la comédienne toujours remarquée des spectacles de Tiago Rodrigues (nouveau directeur du Festival d'Avignon), est d'emblée saisissante. Elle fait tout de suite partager l'humiliation vécue par une apprentie juriste qui, au moment où elle va gagner la joute oratoire, entend de la bouche de son prof que « *son chignon lui va bien* ». Une autre silhouette déjoue, lors d'une énergique marche en zigzag, l'insistance d'un type la suivant en voiture et retourne avec aplomb la situation. Chacune témoigne de sa hargne ou de son désarroi. Souvent les deux à la fois. On reconnaît aussi Jone San Martin, danseuse d'expérience passée chez William Forsythe, qui n'a guère besoin d'en faire beaucoup pour qu'éffraie son récit de « *la femme qui brûle* ».

À lire aussi :

 Au Festival d'Avignon 2023, les femmes s'en mêlent

Nombre de ces situations ne sont pas toujours reconnues comme des agressions. Ainsi exprimées, elles peuvent peut-être atteindre les consciences récalcitrantes. On imagine que c'est le pari, louable, de ce spectacle de danse militant, où la parole n'est pas assumée avec le même talent par toutes, et qui, paradoxalement, devient plus « parlant » quand il finit – enfin ! – par faire confiance au mouvement. Quand une belle énergie krump déclenche une certaine électricité sur scène. Où, dans un partage de gestes simples, aigus, tranchés, et répétés ensemble, ces guerrières font front.

 *Black Lights*, de Mathilde Monnier, du 20 au 23 juillet, cloître des Carmes, Festival d'Avignon.



Théâtre

Danse

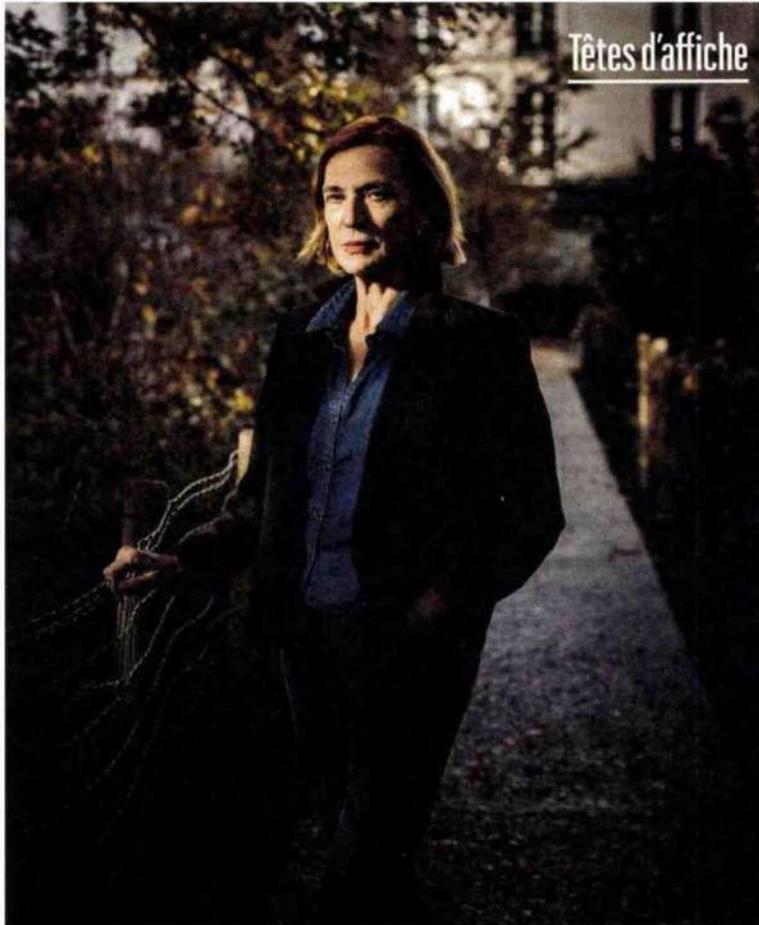
Violences sexuelles

Festival d'Avignon 2023

Festival d'Avignon

droits des femmes

Militantisme



MATHILDE MONNIER

Avec la danse, elle sublime les douleurs. La chorégraphe s'empare avec force de la question des violences ordinaires faites aux femmes.

« Black Lights » s'appuie sur « H24 », série inspirée de faits réels, sur le quotidien des violences faites aux femmes. Comment est né ce projet ?

J'ai eu le déclic à la lecture des textes [la série a été créée à partir de récits de vingt-quatre autrices, ndlr], en particulier celui qui parle des chaussures à talons, écrit par Alice Zeniter. Valérie Urrea, une des deux réalisatrices de la série, et moi avons déjà travaillé ensemble par le passé, c'est quelqu'un qui a la danse à cœur et qui était très enthousiaste à l'idée d'une adaptation.

Quels éléments vous ont frappée dans ces textes ?

Chacun d'eux décrit une situation brutale, qui peut aller jusqu'à l'agression physique, en s'en tenant aux faits, sans commentaire ou jugement. On peut facilement s'y reconnaître, car ces histoires très simples, toutes les femmes les ont souvent vécues. J'ai été touchée par cette violence de la banalité, exprimée avec émotion, mais aussi avec un certain détachement.

Têtes d'affiche

INTERVIEW INTÉGRALE
SUR TELERAMA.FR

« J'ai été touchée par cette violence de la banalité »

Comment vous êtes-vous emparée de ce thème ?

C'était un défi de savoir comment accrocher le public avec ce sujet dur. J'ai été exposée à de nombreuses réprobations pendant la création ; il faut dire que c'est un thème délicat, constellé de pièges... Alors, plutôt que de partir de la psychologie ou du vécu des interprètes, nous avons traduit ces récits par le corps.

Comment le geste exprime-t-il ces histoires ?

J'ai travaillé sur les interdits concernant le corps des femmes imposés par le patriarcat : les positions défendues, autorisées, les bonnes et les mauvaises tenues, ce qu'il ne faut pas montrer. Mais aussi sur la façon dont le corps peut porter la douleur d'une agression pendant des années. Qu'ils soient physiques ou psychiques, on vit des années avec ces stigmates.

La danse permet-elle de s'en libérer ?

Oui, en partie. J'en fais l'expérience depuis plusieurs années, notamment quand je travaille avec des danseurs, professionnels ou amateurs. Mais tout le monde l'a sûrement déjà vécu en allant en boîte de nuit ou en rave-party ! La pièce suit aussi ce chemin, les douleurs s'y expriment d'abord par le texte, puis se subliment à travers un moment de transe sur de la musique électro.

Votre engagement est-il féministe ?

Bien sûr, je suis féministe, comment ne pas l'être aujourd'hui ! Mon féminisme est orienté vers la jeune génération, car j'enseigne beaucoup. Je vois à quel point il est compliqué, surtout dans le milieu de la danse, d'acquiescer un statut en tant que femme. Les femmes ont souvent beaucoup plus de mal à légitimer leur situation professionnelle et à faire valoir leurs qualités. Ma génération ne parlait pas de ces obstacles, on était d'ailleurs très peu de femmes à chorégrapheur. Aujourd'hui nous ne sommes pas plus nombreuses... La situation n'a pas vraiment changé, même si la parole s'est beaucoup libérée et qu'il y a un militantisme bien plus actif sur ces questions. Ça reste toujours un combat.

— *Propos recueillis par Belinda Mathieu*

| *Black Lights*, de Mathilde Monnier | Du 29 nov. au 2 déc., 20h30 | Théâtre de la Cité internationale, 17, boulevard Jourdan, 14^e | 01 85 53 53 85 | theatredelacite.com | 7-24 €.